un ministère homogène s'appuyant sur une majorité dont le centre serait son propre groupe c'est-à-dire la gauche radicale.

M. Brisson demanderait tout d'abord le concours de M. Sarrien, qui fit partie de son cabinet en 1885 comme ministre des postes et télégraphes et celui de M. Peytral; il s'adresserait en outre à M. Cavaignac qu'il eut également pour collaborateur dans le même ministère, comme secrétaire d'Etat à la guerre et à M. Delcassé.

Enfin, il offrirait des portefeuilles à des radicaux de la nuance de MM. Lockroy, Trouillot, Dujardin-Beaumetz, Mougeot et peut-être Isambert.

Quant au programme qu'il s'efforcerait d'appliquer, ce serait naturellement celui des radicaux modérés. Ce sont là, d'ailleurs, de simples prévisions et l'on ne sera rien de précis avant demain.

L'opposition des modérés

Après l'échec définitif de sa combinaison, M. Peytral s'est rendu au Palais-Bourbon où il a donné quelques détails à ses amis sur les pourparlers qui n'ont pas abouti. Il a dit que son désir de réconcilier les deux fractions du parti républicain était fort sincère et qu'il avait tout fait pour cela, mais il ne pouvait absolument renoncer à désigner les hommes politiques qui avaient sa confiance.

Les modérés et M. Dupuy en particulier, n'ont pas fait preuve d'autant de bonne volonté que lui-même.

On assure que M. Brisson, qui a promis à M. Félix Faure d'examiner la situation et de voir s'il pouvait se mettre à l'œuvre, demandera à M. Peytral de lui prêter son concours, soit pour lui communiquer le programme que l'honorable sénateur croyait pouvoir faire accepter de tout le parti républicain, soit pour prendre un portefeuille dans la combinaison qu'il pourrait être appelé à former.

On discute beaucoup la question de savoir si l'ancien président de la Chambre essaiera encore de la conciliation et de la concentration ou bien s'occupera de la question d'un cabinet homogène. On prétend que si M. Brisson appelait au pouvoir avec lui des modérés, il ferait preuve de beaucoup d'abnégation, puisque les modérés lui ont enlevé récemment la présidence de la Chambre.

Etant même donné l'échec récent de M. Brisson, on fait remarquer que M. Félix Faure n'a pas été du tout dans la vérité parlementaire en le mandant auprès de lui et que le rôle que le président de la République lui a proposé de remplir incombait plutôt à M. Deschanel.

T. H.

Au Sénat

L'échec de la combinaison Peytral semble inquiéter assez vivement les sénateurs, du reste peu nombreux, qui sont venus aujourd'hui au Luxembourg.

— Je regrette, nous dit **M. Lourties**, que M. Peytral n'ait pas choisi ses collaborateurs sur les confins des progressistes et des radicaux. M. Mesureur, par exemple, n'était guère fait pour aplanir les difficultés.

D'autre part **M. Bernard-Lavergne** nous dit : « Puisqu'on en était arrivé à constituer un cabinet homogène, il me semble que M. Peytral était plus qualifié pour remplir cette mission que l'honorable M. Brisson qui vient d'essuyer trois échecs successif. M. Peytral compte, en effet de nombreux amis dans les deux Chambres.

Une liste

Ce soir on mettait en circulation la liste suivante concernant le nouveau ministère Brisson.

MM.

Brisson, présidence du conseil et affaires étrangères.
Sarrien, intérieur.
Peytral, finances.
Cavaignac, guerre.
Vallée, justice.
Delcassé, marine.
Mesureur, travaux publics.
Dujardin-Beaumetz, instruction publique.
Baduel, agriculture.
Trouillot, commerce.

LA SOIRÉE

M. Brisson après s'être rendu chez M. Léon Bourgeois, a reçu cet après-midi MM. Peytral, Sarrien, Delcassé, Cavaignac, Trouillot, Pelletan et Klotz avec qui il s'est entretenu longuement de la situation.

L'ancien président de la Chambre a les mains absolument libres; le Président de la République en effet, après l'échec des tentatives de MM Ribot, Sarrien et Peytral s'est décidé à donner à M. Brisson un mandat illimité dans le choix de ses collaborateurs.

Ce soir, nous disent ses amis, il hésite encore à accepter la tâche de former un ministère. Demain seulement il se décidera ; mais déjà il cède aux objections de ses amis. Nous croyons savoir que son ministère, à part la collaboration réservée à deux sénateurs, sera exclusivement pris dans la majorité républicaine des 295 qui ont voté la motion Ricard dont il a été presque le principal instigateur, et qu'il a du reste défendue si éloquemment à la tribune.

Ce ministère, ajoutent encore les amis de l'honorable M. Brisson, serait un ministère de résistance à l'esprit césarien. Mais M. Brisson se rend compte, cependant, que le concours de M. Cavaignac lui est nécessaire dans l'état actuel des esprits.

La Révocation de M. Reinach

L'*Agence Havas* communique la note suivante :

« Paris, 25 juin. — D'après l'avis unanime du conseil d'enquête réuni pour statuer dans l'affaire Reinach et sur la proposition du général Billot, ministre de la guerre, M. Joseph Reinach, capitaine dans l'armée territoriale, a été révoqué de son grade par décision présidentielle en date de ce jour. »

M. Joseph Reinach déclare que, dès qu'il sera informé officiellement de la décision présidentielle, il se pourvoira devant le Conseil d'Etat, comme vient de le faire le lieutenant-colonel Picquart, contre la décision présidentielle du 26 février.

L'EXÉCUTION DE CARRARA

Paris, 25 juin. — Place de la Roquette, malgré la pluie qui, depuis minuit, n'a cessé de tomber, une foule nombreuse se trouvait réunie à deux heures du matin, derrière les barrières placées de chaque côté de l'échafaud.

A deux heures arrivent successivement MM. Blanc, préfet de police, Touny, directeur de la police municipale, Cochefert, chef de la sûreté, qui s'assure que toutes les mesures ont été prises. Deibler procède au montage de sa machine.

Enfin, le jour commence à poindre.

Il est exactement quatre heures moins vingt lorsque le directeur de la Roquette, M. Parent, accompagné des magistrats et de l'abbé Valadier, pénètre dans la cellule de Carrara. M. Parent se dirige vers le condamné qui dort d'un profond sommeil, la tête enfouie sous les draps. Le directeur de la Roquette est obligé de le secouer assez violemment pour l'éveiller.

Carrara, qui est devenu subitement très pâle, regarde les magistrats avec des yeux absolument fous de terreur, et lorsque M. Parent lui annonce que son pourvoi est rejeté, un cri rauque sort de sa poitrine et sa tête tombe inerte sur son lit.

L'abbé Valadier s'approche et lui fait respirer des sels. Carrara, revenu à lui, se lève et se confesse.

Sa confession terminée, il embrasse le crucifix qui lui est présenté.

Il est alors saisi par les aides qui le conduisent dans la salle du greffe, où Deibler procède à sa toilette. Le condamné est littéralement anéanti.

Il est trois heures cinquante-huit. Au dehors, la pluie tombe très fine. Les gendarmes mettent sabre au clair et tous les regards se fixent sur la porte de la prison. Carrara, que l'on est presque obligé de porter, se laisse traîner par les aides, le corps replié sur lui-même, paraissant ne plus se rendre compte de rien.

Contrairement à ce qui se passe régulièrement, son regard n'est pas attiré par le couperet de la guillotine qui fascine à un si haut point tous les condamnés.

Sa tête est pendante, inerte et on ne distingue qu'imparfaitement sa figure. L'abbé Valadier lui tient le crucifix sur la bouche.

Au moment où Carrara arrive au pied de l'échafaud, Deibler lui enlève la veste de velours que l'on a jetée sur ses épaules, et les aides le poussent sur la bascule, où ils l'assujettissent.

Tout le monde est haletant. Carrara, instinctivement, fait un mouvement de recul et Deibler nerveux, ne parvient que difficilement à enserrer la tête du condamné dans la lunette.

Enfin après douze secondes d'une anxieuse attente, le bourreau se décide à faire jouer le déclic. Un bruit sourd se fait entendre. Justice est faite.

Des protestations s'élèvent dans la foule contre la maladresse de Deibler qui, dans son trouble, ne réussit pas à rejeter dans le panier placé à côté de l'échafaud le corps du supplicié.

Le haut du tronc étant resté à l'orifice du panier, le sang qui jaillit de la section du cou inonde littéralement tous ceux qui se trouvent les plus rapprochés de la guillotine. Quelques spectateurs reçoivent même des éclaboussures. Les protestation se renouvellent, plus violentes.

Enfin, Deibler réussit à enfermer le corps dans le panier ; il est ensuite placé dans le fourgon, qui part au grand galop, encadré de gendarmes, vers le cimetière d'Ivry.

Le crime d'un fou

Paris, 25 juin. — La victime de Gillard, le limonadier du boulevard Magenta, ne serait pas Juliette Jouniaux.

En effet, M. E.., boucher à Vaugirard, se présentait hier au Parquet et déclarait que la femme tuée à coups de fusil par Gillard, ne pouvait être Juliette Jouniaux, sa filleule, qui est bien née à Fourmies, le 21 juin 1873, mais qui n'a jamais quitté Guise où elle est depuis plusieurs années employée dans un magasin de nouveautés. Le jour même de l'assassinat, il avait encore reçu une lettre de sa filleule datée de Guise.

Conduit à la morgue, il a déclaré en présence du cadavre de la victime que ce n'était pas sa filleule.

D'un autre côté, la mère de la victime, qui est veuve et habite à Fourmies, a adressé au parquet un télégramme ainsi libellé :

— Je suis très étonné d'apprendre la mort de ma fille dans les circonstances rapportées par les journaux. Veuillez donc m'envoyer le signalement exact de la victime.

La maîtresse de Giffard se serait donc substituée à la véritable Juliette Jouniaux.

Une enquête a été ouverte, afin d'établir l'identité de la malheureuse assassinée à coup de fusil boulevard Magenta.

TIRAGES D'OBLIGATIONS

Bons de l'exposition de 1900

Paris, 25 juin. — Le numéro 5620, série 161, gagne 100,000 fr.

Le numéro 6948, série 26, gagne 10,000 fr.

Les numéros 189, série 212, et 2573, série 191, gagnent 5,000 fr.

Les cinq numéros 1228, série 264 — 9484, série 318 — 594, série 190 — 7237, série 300 — 55, série 39 gagnent chacun 1,000 fr.

LA GUERRE

ENTRE l'Espagne et les Etats-Unis

A CUBA

La marche des Américains sur Santiago

A la suite du débarquement de l'avant-garde de l'armée du général Shafter, commandée par le général Lawton, les Espagnols opèrent une concentration en arrière sur Santiago, où, appuyés par les canons des navires de l'amiral Cervera et hors de portée des feux de l'escadre de l'amiral Sampson qui continue à balayer les côtes, ils comptent pouvoir opposer une résistance efficace à l'armée américaine.

Celle-ci continue les opérations de débarquement du train de siège des munitions et des vivres.

L'arrière-garde de l'aile gauche espagnole, tout en battant en retraite, entretient de petits combats isolés et un feu nourri avec l'avant-garde américaine qui occupe déjà Jaragua et s'est même avancée jusqu'à huit kilomètres à l'est de Santiago.

Voici la version que donnent les dépêches reçues de l'aviso de la presse, devant Jaragua, sur les dernières opérations du corps de débarquement :

L'armée américaine a atteint le rebord du plateau qui entoure le port de Santiago. Elle a arboré le drapeau américain à Jaragua. Quelques coups de feu seulement ont été échangés.

Les Espagnols continuent à battre en retraite. On ne s'attend pas à un engagement définitif avant quelques jours.

Le général Linarès et 1,200 Espagnols, en se retirant de Jaragua, ont laissé des dépêches qui ont été trouvés par les Américains et qui indiquent que les Espagnols se retirent en bon ordre, sans aucune perte.

La bande d'insurgés qui coopère avec les Américains a échangé quelques coups de feu avec l'arrière-garde espagnole : il y a eu deux insurgés tués et quelques blessés.

Les troupes américaines sont épuisées par la fatigue et la marche forcée sous une chaleur torride. Elles souffrent aussi du manque de vivres.

Le mauvais état de la mer a empêché de débarquer jeudi des hommes et des vivres des transports qui sont à l'ancre devant Jaragua avec les troupes.

Hier matin vendredi, quatre pelotons du 1er régiment de cavalerie, quatre du 10e régiment, huit de la cavalerie irrégulière américaine, les *rough-riders* ou chevau-légers, en tout un peu moins de 1,000 hommes, ont attaqué une force de 2,000 Espagnols, dans les fourrés, à 5 milles de Santiago. Les Espagnols ont été obligés de battre en retraite et de se retirer jusque dans la ville.

Les Américains ont laissé 13 morts sur le champ de bataille et ont eu 50 blessés, y compris 6 officiers. Il est probable que 10 des blessés succomberont à leurs blessures. 12 cadavres espagnols ont été trouvés dans les fourrés ; mais les pertes des Espagnols sont évidemment beaucoup plus considérables.

Le général Young commandait la cavalerie régulière ; le colonel Wood dirigeait les opérations de la cavalerie irrégulière.

Réguliers et irréguliers ont attaqué presque en même temps. Le combat a duré une heure. Les Espagnols ont commencé le feu. Ils avaient l'avantage du nombre et de la position ; mais ils ont été obligés de se replier.

Les Américains ont emporté d'assaut un blockhaus autour duquel les Espagnols ont fait une dernière résistance. Les Espagnols ont été obligés de repasser les collines.

La cavalerie américaine ayant reçu des renforts, occupe actuellement une position aux portes mêmes de Santiago.

D'autres troupes iront la rejoindre. On prépare un assaut final.

Les cuirassés *Texas*, *Massachussets*, *Oregon* continuent de bombarder les batteries de Santiago.

Le *Marblehead* balaye la côte aux environs de la baie de Guantanamo.

Les plus petits navires surveillent les mouvements des troupes espagnoles sur la côte à une distance de dix mille à l'est et à l'ouest de Santiago.

Sur les hauteurs de Santiago

Londres, 25 juin. — Un combat très meurtrier a recommencé sur les hauteurs qui dominent Santiago. Les Espagnols sont très fortement retranchés à trois kilometres de la ville.

Le *Laffan Bureau* nous communique la dépêche suivante :

New-York, 25 juin.

Une dépêche d'Aguadores au *Sun* annonce le premier engagement important sur terre, qui a eu lieu vendredi à Jaragua, à l'est de Santiago. L'avant-garde américaine, forte de 1.200 hommes, commandée par le général Young et les *rough-riders* protégeant le flanc se sont rencontrés à plusieurs milles dans l'intérieur avec 2.000 Espagnols embusqués qui leur ont envoyé une décharge générale sans effet.

Le colonel Wood et le lieutenant-colonel Roosevelt à la tête des *rough-riders* ont fourni une belle charge qui a délogé les Espagnols de la brousse et les a forcés à battre en retraite, en pleine déroute sur Santiago. On a retrouvé quatorze cadavres d'Espagnols, mais le nombre de leurs tués est beaucoup plus considérable.

Le correspondant du *New-York Journal* a été grièvement blessé. Les Américains ont eu dix-sept morts appartenant principalement aux *rough-riders*, lesquels ont eu à supporter tout le choc. Parmi eux, on cite M. Hamilton Fish, bien connu dans la société new-yorkaise. Quarante-trois Américains ont été blessés, dont dix mortellement.

Vingt Cubains ont été tués.

Quatre régiments d'infanterie et de la cavalerie ont été envoyés en hâte pour renforcer le général Young.

Les Américains se rapprochent de Santiago. Les troupes débarquées à Aguadores et à Baiquiri ont opéré leur jonction à Jaragua et avancent sans rencontrer d'obstacle.

Le général Linarès, qui occupait Jaragua, a battu précipitamment en retraite sur Santiago. On croit qu'il fortifie les hauteurs de Sévilla commandant la route de Santiago, mais on compte que les Espagnols en seront facilement délogés.

La marche en avant des Américains s'effectue rapidement, mais avec précaution. La nature du pays empêche les Espagnols d'opérer des mouvements sur le flanc des Américains, et la situation est favorable à la marche rapide des trains de siège et de campagne. Les Espagnols incendient toutes les localités.

EN ESPAGNE

Conseil des Ministres

Paris, 25 juin. — Pendant le Conseil, M. Sagasta a quitté ses collègues pour conférer avec la reine régente, puis est retourné au Conseil de Cabinet auquel assistaient tous les ministres. Le Conseil s'est uniquement occupé des mesures à prendre pour soutenir la guerre.

M. Sagasta a déclaré au correspondant de l'*Agence Nationale* qu'il était faux que le gouvernement présenterait la question de confiance à la régente ; que cette dernière avait confiance en ses ministres, qu'aucun portefeuille ne serait abandonné par son titulaire, et a ajouté que le gouvernement n'avait reçu aucune nouvelle de l'escadre de l'amiral Camara signalée en vue de Port-Haïti.

NOUVELLES ETRANGÈRES

Les élections allemandes

Berlin, 25 juin. — Jusqu'à présent, 96 résultats de ballottages sont connus.

Sont élus : 12 conservateurs, 6 membres du parti de l'Empire, 7 membres du centre, 2 réformistes, 17 nationaux-libéraux, 4 membres de l'union libérale, 22 membres de l'union libérale démocratique, 4 démocrates allemands, 17 socialistes, 2 guelfes, 3 indépendants.

Les Salons de 1898

(Neuvième article)

La peinture

Les fantaisies de la poste qui, en France se moque agréablement du public sont cause que la plupart des artistes dont je vais parler dans ce dernier article sur la peinture ne sont pas à leur rang. Mais mon numéro six s'est égaré sur les nombreuses lignes du chemin de fer du Nord. Il arrivera sans doute à destination — s'il arrive — dans deux ou trois mois. Il en faut moins pour faire le tour du monde. Enfin, il faut subir ce qu'on ne peut empêcher.

Je reprends donc par le vieux maître Jules Breton. Ce qu'il faut admirer chez lui, c'est la verdeur, cette verve persistante qui lui permet de renouveler toujours sa manière. A ce point de vue, la *Rue de Village* qu'il expose cette année est étonnante d'alacrité joyeuse.

J'ai retrouvé avec plaisir son frère, Emile Breton, dont la *Ferme abandonnée* prouve qu'il n'a rien perdu de ses qualités de vision sincère et d'habileté de main.

Autre maître : Harpignies, le médaillé d'honneur de l'an dernier. D'autres se sont reposés après avoir obtenu ce suprême hommage de leurs pairs. Lui, continue de produire, d'étudier, dirait-il, car Harpignies est de ceux qui disent qu'on a toujours à apprendre. De ses deux toiles, je préfère la *Matinée en Dauphiné*, enlevée avec la maîtrise qui est la caractéristique de ce talent solide et sûr.

Mais voici tout un groupe de peintres lillois qui tiennent une large place.

En tête marche M. Denneulin dont il semble superflu de faire l'éloge. On sait l'esprit qu'il met dans ses scènes anecdotiques, l'habileté, la souplesse de son pinceau. Voici M. Porchez, paysagiste convaincu qui aime la nature et en rend avec charme les multiples aspects ; M. Hallez dont les *Fillettes du Portel* d'une précise observation et de réelles qualités de technique ; MM. Van de Velde, Maurice Lecoq, Molière dont les œuvres témoignent de l'excellence de l'enseignement de M. de Winter.

La *Fête du triomphe et baptême de la promotion à l'école de Saint-Cyr* nous montre en M. Crank un artiste toujours consciencieux qui connaît à fond l'art du groupement. Seul, son coloris ne séduit pas.

M. Houzé met de l'art dans ses toiles dont l'impression est excellente.

Les portraits de M. Layraud sont de magistrale allure. M. Pigeord en est encore aux sujets d'école, traités un peu suivant la famille ; mais j'attends beaucoup de lui quand il aura un peu dégagé sa personnalité. On regarde avec beaucoup d'intérêt la *Veillée de l'Aïeule*, de M. Ravinet, une fort bonne toile bien composée et bien exécutée, ainsi que la jolie scène de M. Lefebvre, *Etude d'une partition*, *la mère* de M. Leclercq, et un portrait très heureux d'arrangement de M. Bottin.

Les envois de Mlles Pèpe, Demanche et Boulanger, trois noms qui viennent avec tant d'autres, prouvent que l'art est en honneur chez les femmes du Nord autant que chez les hommes. Beaucoup de mérites dans ces toiles, où la délicatesse du sentiment féminin jette une note particulière.

J'ai gardé pour la fin, l'exposition considérable de J. Van Driesten, vingt-cinq mètres de cimaise.

Le premier, ici même, j'ai dit ce qu'était cette œuvre, digne des grands « imagiers » du moyen-âge, dont Van Driesten, à force d'étude, s'est approprié les procédés, tout en les modernisant. La *Toison-d'Or* constitue un ensemble de merveilleuses pages où l'on ne sait qu'admirer le plus de l'imagination féconde ou de la science consommée de l'artiste.

Le travail de main, dans toutes les compositions de ce manuscrit unique, est d'une extraordinaire habileté, et, chose curieuse, la recherche de l'infini détail, avec les difficultés d'exécution de la gouache, ne nuit nullement à l'ampleur de la touche. Il y a là tel médaillon de la grandeur d'une pièce de cent sous où toute une bataille a trouvé place. Et rien n'est sacrifié, ni les effets de lumière, ni les jeux de physionomie, ni les accessoires. C'est d'une complication inouïe et cela semble tout simple, tant est grand l'art du miniaturiste, de l'imagier moderne, le plus talentueux, à coup sûr, de ceux qui existent aujourd'hui.

Je suis très fier d'avoir, le premier, dit de cette œuvre ce que tout le monde en pense aujourd'hui.

N'oublions pas, d'ailleurs, que la *Toison d'or* de Van Driesten, est un monument élevé avec la précieuse collaboration de notre confrère Henry, à la gloire de Lille et félicitons chaudement l'auteur si profondément lillois, qui a mené à si bonne fin cet énorme travail.

Et là-dessus, assez de peinture, hein ?

(A suivre.) **Lionel MOGUEZ.**

Chronique Régionale

École nationale des Industries agricoles de Douai

Jeudi dernier, les élèves de l'Ecole nationale des industries agricoles, sous la conduite d'un de leurs professeurs, M. Moreau, étaient en excursion à Lille, où ils ont visité tout d'abord la brasserie de M. P. Puvrez.

La brasserie présentait cet intérêt, que M. Puvrez a fait dans son bel établissement une application très heureuse des méthodes pasteuriennes. Le moût, en sortant des chaudières est stérilisé par une longue ébullition avec le houblon, passe dans un bac fermé et stérilisé, où il accomplit son dépôt et où il est injecté d'une quantité d'air filtré strictement mesurée.

De là, il passe, clair, dans un réfrigérant fermé, également stérilisé, où il est refroidi par un double contre-courant d'eau dont l'effet réfrigérant est encore augmenté par une énergique ventilation extérieure.

De cet appareil, le moût tombe dans une cuve *guilloire*, à fermeture hydraulique, soigneusement stérilisée aussi, où il est additionné mécaniquement d'une levure pure provenant des cultures faites à l'Institut Pasteur et injecté d'air froid filtré.

Une hélice intérieure opère le mélange intime, sans que le moût puisse être contaminé par aucun contact extérieur. Il reste dans cette cuve jusqu'à ce que la fermentation purement alcoolique se soit déclarée franchement. Ce n'est qu'à ce moment, quand le moût n'a plus à craindre le développement des germes étrangers apportés par l'air, qu'il est descendu dans les caves refroidies, ou la fermentation s'achève dans les meilleures conditions possibles.

Tous ces détails, que M. Puvrez a lui-même expliqués en décrivant les appareils dont il est l'inventeur, ne pouvaient manquer d'intéresser les élèves qui trouvaient là une application pratique des théories qui leur sont enseignées à l'école.

Leur attention a été aussi appelée sur le liquéfacteur à hélice (système Puvrez) et qui permet à M. Puvrez d'utiliser jusqu'à 40 0/0 de grains crus dans sa fabrication ; sur la machine à glace à acide carbonique, sur les filtres Stockheim et Mœglin (de Reims), les soutireuses isobarométriques, l'appareil à pasteuriser, la presse à levure, etc.

Enfin les élèves ont pu assister au goudronnage et dégoudronnage des fûts, à la mise en bouteilles et à la gazéification de la bière.

Là, ils ont dégusté une excellente bière, limpide, mousseuse, pétillante, un véritable champagne, qu'ils ont bu joyeusement à la santé de l'heureux fabricant. M. Puvrez avait lu le matin, à l'*Officiel*, sa nomination au grade de chevalier du Mérite agricole ; il en portait les insignes et tout le monde l'a félicité, avouant que jamais distinction n'avait été mieux méritée.

En quittant la brasserie, les élèves se sont rendus à l'Institut Pasteur où les attendaient M. le docteur Calmette et son préparateur, M. Boulanger. L'établissement est loin d'être terminé, mais ce qui en existe déjà fait deviner combien l'installation sera grandiose. Les élèves en ont été vivement impressionnés. Dans le sous-sol sont installés les gros appareils : machine électrique, machine à glace à chlorure de méthyle, appareils pour cultures de levures, brasserie et distillerie minuscules où M. le docteur Calmette poursuit ses intéressantes recherches sur les moisissures ; au rez-de-chaussée, sont les somptueux laboratoires, où tout ce que la science moderne a de parfait, se trouve réalisé !

Les visiteurs ont parcouru ensuite les écuries et les chenils où surtout les serpents venimeux de l'Inde ont éveillé leur curiosité. Pendant ce long parcours, M. le docteur Calmette a donné très complaisamment des explications qui ont charmé les auditeurs attentifs.

Quelques jours auparavant, les élèves avaient visité, à Sin, la brasserie de M. Villemot, dont le sympathique maire de Sin leur avait fait gracieusement les honneurs.

L'année scolaire touche à sa fin. Dans quelques jours les élèves quitteront l'école munis de leurs diplômes et se disperseront.

Ces excursions clôturent dignement les longs mois de labeur assidu ; nous ne doutons pas qu'ils n'en emportent un agréable et fructueux souvenir.

Concours de la race boulonnaise

Nous sommes informés que les concours départementaux de la race boulonnaise ; Etalons, poulains, pouliches, avec le concours de juments poulinières pour l'arrondissement de St-Pol, se tiendront à St-Pol les 9 et 10 juillet prochain, et non les 23 et 24 comme cela avait été annoncé précédemment.

Nous publierons incessamment le programme de ces concours appelés à un succès considérable, tant par le nombre que par la qualité des sujets présentés.

Le record de vitesse des trains de Chemins de fer

D'après ce que nous apprend dans le *Vélo* M. René Varennes, spécialiste en ces matières, le record de la vitesse sur rails, que détenaient depuis l'origine des chemins de fer, nos voisins d'outre-Manche, vient de passer en France, dans la traction des trains par la Compagnie du Chemin de fer du Nord.

Depuis peu, en effet, la distance de Paris à Amiens — 131 kilomètres — est couverte en 1 heure 25 minutes, soit une vitesse *moyenne* entre gares, de 92 kilomètres 470 mètres à l'heure, moyenne qui nécessite une vitesse *réelle* voisine de 120 kilomètres à l'heure, sur les parties faciles de la ligne.

L'Angleterre n'arrive plus qu'au second rang avec son train d'Ecosse, le *Flyin Scotchman*, qui est entraîné à une vitesse moyenne de 90 kilomètres 400 mètres entre Grantham et York, les deux points extrêmes de la section sur laquelle son allure est la plus rapide.

La vitesse moyenne de 92 kilomètres 470 à l'heure n'est pas une vitesse de train d'expérience; c'est la vitesse journalière réalisée en service ordinaire, d'un train de voyageurs de la Compagnie du Nord et le résultat est obtenu avec tant de facilité que, dans un avenir très proche, les autres trains du Nord actuellement moins rapides pourront avoir leurs horaires établis conformément à ce train-type.

Telle est la conséquence de la mise en service d'une série de locomotives compound à quatre cylindres créées par M. du Bousquet, l'éminent ingénieur en chef de la traction de la Compagnie du Nord.

Nominations officielles

Armée. — M. Debaye, lieutenant de réserve au régiment d'infanterie à Nevers, passe au régiment de même arme, à Arras.

M. Feydit, sous-lieutenant de réserve au 162e régiment d'infanterie, passe au régiment de même arme à Dunkerque.

M. Miroux, sous-lieutenant de réserve au régiment d'infanterie d'Avesnes, passe au régiment de même arme, à Arras.

Contributions indirectes. — M. Tilloy est nommé préposé à Boiry-Sainte-Rictrude (Pas-de-Calais), en remplacement de M. Huret, nommé commis dans le service des margarines, à Troisvilles.

M. Potier, ex-commis à Lunéville, est nommé commis à Onnaing en remplacement de M. Marin, nommé commis à Lille.

MM. Lambs, commis principal à Valenciennes, et Vincent, commis principal à Illies, sont élevés sur place à la 4e classe de leur grade.

LE SPORT

VÉLOCIPÉDIE

Carrousel à Saint-Amand

Un grand carrousel vélocipédique international sera offert par la société des Cyclistes Amandinois, le dimanche 10 juillet 1898, à deux heures, dans le Jardin de l'Ermitage. — 150 fr. de prix :

1er prix 30 fr., 2e 25, 3e 20, 4e 12, 5e 8, 6e 5 fr.

Surprises de valeur. — Prix spéciaux pour dames. Mise 1 fr. On pourra prendre deux mises.

Un règlement spécial sera affiché à l'entrée de la piste. — Concert pendant la durée du carrousel. — Grande fête de nuit.

SPORT HIPPIQUE

Les courses de Calais

Les courses de Calais auront lieu le 10 juillet prochain. Il y aura six épreuves :

Première course, prix du conseil général, au trot monté : 1,200 francs de prix. — 2e course, prix de la ville et du casino, course plate à réclamer (gentlemen et jockeys) : 1,000 fr. de prix, distance, 2,000 mètres. — 3e course, prix de l'Avenir, steeple-chasse militaire de 3e série, distance, 1700 mètres. — 4e course, prix de la Société sportive d'encouragement au trot monté, 1000 fr. de prix, distance, 3,100 mètres. — 5e course, prix de la Chambre de commerce, steeple-chasse à réclamer (gentlemen et jockey) : 1,000 fr. offerts par la Chambre de commerce de Calais. — 6e course, prix du Chemin de fer du Nord, au trot attelé, handicap : 1.200 fr. de prix, distance, 4,000 m.

Les engagements seront reçus jusqu'au lundi 27 juin inclusivement, chez M. Lapotre-Fontaine, 58, rue du Général-Chanzy, à Calais.

Chronique Locale

ROUBAIX

Inspection de la Police

Hier, dans la matinée, un inspecteur de la police, attaché au ministère de l'intérieur, est arrivé dans notre ville.

En compagnie de M. Barroyer, commissaire-central, il a inspecté, dans la journée les commissariats.

Pompiers délégués à Lens

Ce matin sont partis comme délégués du corps des sapeurs-pompiers de Roubaix, au concours de pompes à incendie et aux manœuvres de sauvetage qui doivent avoir lieu à Lens le lundi 27 : M. le lieutenant Macq et M. le sergent Pardoen, du corps des pompiers de Roubaix.

Brevet élémentaire

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Lucie Largillière, fille du sympathique docteur Largillière, vient de subir avec succès les examens du brevet de capacité.

Nous adressons à M. le docteur Largillière et à sa famille nos sincères félicitations.

Les accidents

Un dégorgeur, Gustave Dujardin, âgé de 19 ans, demeurant rue d'Arcole, à Croix, travaillant au peignage Vinchon, rue du Marquisat, a eu l'index gauche pris dans un engrenage en voulant retirer de la laine qui s'y était engagée.

M. le docteur Lepers, qui l'a soigné, a ordonné un repos de 15 jours.

Un accident rue Ma-Campagne

Jeudi soir, vers six heures, un accident assez grave s'est produit rue Ma-Campagne. Un enfant de 6 ans, Louis Duhamel, demeurant chez ses parents, cour Pontier, jouait ainsi que quelques camarades, avec une voiture à bras, lorsqu'il fit une chute si malheureuse qu'il se fractura la cuisse droite.

M. le docteur Godefroy, appelé aussitôt, lui a donné des soins et l'a fait admettre à l'Hôtel-Dieu.

Une voiture en détresse

Hier après-midi, vers 4 heures et demie, un

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 7

Thérèse la Monomane

Par Paul GRENDEL

— Puis-je réellement vous être utile ?

— Je désire prendre à ma charge toutes les dépenses occasionnées par vos malades. Votre grand mère y consent.

— Etes-vous donc si riche ? s'écria étourdiment Flore.

— Je dépense très peu, j'ai de l'argent de trop. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Nous acceptons bien vos soins. Vous êtes incapable de nous humilier, car pour vous rendre ce que vous débourserez, nous ne le pourrions pas avant longtemps, mais vous êtes si douce et si bonne que rien de mal ne nous viendra jamais de vous.

— Seulement je désire qu'on ignore mon intervention dans le voisinage, vous serez discrète, Mlle Flore !

— Ne me dites plus mademoiselle, je vous en prie.

Ainsi Thérèse sauva la bonne vieille qui, l'esprit en repos, recouvra peu à peu la santé.

VI

Petit Jean pâlissait, maigrissait, il s'habituait au mensonge, à la dissimulation, il évitait un châtiment par la ruse et si Thérèse souffrait de voir certains soins matériels manquer à son enfant elle était plus affligée encore des ferments malsains déposés en lui.

Elle consultait de nouveau les hommes de loi, [illegible] mère sans reproche, injustement condamnée, qui ne demande qu'à soigner, à aimer, à défendre son fils encore en bas âge.

— Assemblez des griefs sérieux répondait l'homme de loi, ayez surtout des témoins qui affirment en justice que votre enfant a subi des traitements grossiers afin de pouvoir l'enlever au père insouciant et à la belle-mère indigne.

— Le temps presse, disait Thérèse, le corps et l'esprit de mon fils sont dans de mauvaises conditions hygiéniques.

— Madame, répondait l'avoué, pour aboutir dans nos revendications il faudrait que nous ayions à notre décharge dix fois plus de preuves qu'il n'est utile pour asseoir notre propre conviction. Etablir des faits en faveur des innocents, faire valoir leurs droits, c'est autrement difficile que de fournir la preuve de leur culpabilité. N'engageons pas d'action à la légère, vous seriez condamnée à servir une pension alimentaire. Faites surveiller M. Sagnier, sa femme et ensuite nous aviserons.

Thérèse devait se rendre à la sagesse de ces conseils. Ses juges l'avaient cru fautive. Le temps, une conduite à l'abri de la critique, la situation de plus en plus précaire du père de Jean et l'attitude de la marâtre pouvaient seuls détruire les préventions du jugement qui lui avait ravi son enfant.

Mais chacune des séparations était un déchirement, chaque semaine élevait une barrière entre elle et son fils. Au début elle le réprimandait lorsqu'il employait un mot grossier, mais il pleurait, se plaignait et elle comprenait l'inutilité de ses efforts.

Tout en aimant sa mère, en la couvrant de baisers, le petit Jean lui en voulait de l'abandonner à des soins étrangers. — Il cherchait pourquoi les gendarmes arrêteraient sa mère si elle le retenait auprès d'elle et les paroles de la marâtre mettaient un doute vague dans l'esprit du petit.

— Sa mère, disait la seconde femme de Sagnier en parlant de Thérèse, se prélasse, se goberge, tandis que Jean manque de tout, elle ne lui donnerait pas seulement vingt francs par semaine pour sa nourriture.

Et si l'enfant demandait quelque chose.

— Va-t-en le chercher auprès de ta coquine de mère, répondait la marâtre.

Le premier jeudi de chaque mois, Thérèse attendait son enfant chez Mme Choquelle, elle l'emmenait dans son petit appartement le baignait, le coiffait, l'habillait de neuf, mais au bout d'une semaine il n'y paraissait plus.

La marâtre se plaisait à voir l'enfant mal vêtu pour faire ressortir l'avarice de sa mère. Jean disait que tout manquait chez eux et que lui même parfois soupait avec du pain sec.

— Mais, ajoutait-il, comme tu me donnes bien à goûter, en sortant de l'asile, je n'ai pas trop faim.

Alors Thérèse imagina de faire proposer par Mme Choquelle à Sagnier de payer vingt francs chaque fois qu'elle aurait l'enfant toute une journée en dehors du jeudi où elle le possédait légalement.

Sagnier éclata de rire lorsque Mme Choquelle lui transmit cette offre. Il voulait de bonnes rentes, pour vivre dans l'aisance, et il se proposait de réclamer maintenant que Thérèse était riche, une pension alimentaire.

La famille Blavout connaissait tous ces détails et dans l'intimité forcée qui s'établissait entre Mme Merville et ces honnêtes ouvrières une sympathie plus vive poussait la malheureuse mère vers la fille de Mélanie dont elle appréciait les sérieuses qualité.

Mais Thérèse n'avait livré qu'une partie de ses secrets. Son amour pour Justin, tout de rêves, restait au fond de son cœur comme une fleur poussée à l'arbre et qu'une trop vive lumière eut flétrie ; elle parlait de son fils, espérait le rejoindre et Flore tout au long développait son roman, redisait comment elle avait connu George, leurs premières rencontres, les déclarations du jeune homme.

Flore rêvait de servir Mme Merville plus efficacement encore, elle s'était enquis dans le voisinage des habitudes de la seconde femme de Sagnier et n'avait pu recueillir que d'insignifiants renseignements.

Chaque jour Flore attendait l'enfant et le conduisait chez sa mère, qui vivement lui donnait des aliments réconfortants, tout en s'assurant qu'il était suffisamment vêtu.

Mais un jour, au moment où la jeune fille et l'enfant pénétraient chez la veuve Taffiau, Mme Sagnier coiffée de son chapeau monumental avait tiré Jean par le bras en le traitant de vaurien, de vagabond digne d'une maison de correction.

Jean tremblait en retenant ses larmes et Flore indignée intervint.

— Vraiment, madame, fit elle en regardant en face la mégère, on croirait à vous entendre que je vais enlever votre petit. Est-il donc défendu de ramasser un pauvre mioche qui tombe dans la rue et de lui offrir quelques bonbons.

— Mais que fait-il dans cette rue, ce n'est pas son chemin. Voilà déjà deux fois que cela arrive et c'est trop. Méchant drôle, il me rendra malade ! Je cherche après lui depuis dix minutes, ce soir, il sera corrigé comme il le mérite.

— Vous êtes bien sévère pour une faute si légère, c'est une honte de maltraiter un mioche de cet âge, voyons, madame, avouez que je suis seule coupable d'avoir entraîné cet enfant par ici et laissez-le en paix. On dirait, ma parole, que vous n'aimez pas votre enfant, qu'il vous craint ?

— Chacun agit comme il l'entend et c'est pour son bien que je gronde Jean.

— Pour cette fois-ci, vous lui pardonnerez et vous me permettrez de tenir ma promesse en lui offrant quelques sucreries, je vous le renverrai de suite.

La femme Sagnier se souvint des conseils de son mari qui lui recommandait d'être patiente et affectueuse envers Jean, devant les étrangers, elle hésita et se tourna vers l'enfant.

— Si cela fait plaisir au petit, je vous le laisserai, mais je vais jusqu'à la Grande Place et je ne serai pas rentrée chez moi avant deux heures d'ici.

— N'est-ce que cela, je garderai cet enfant, il jouera avec mon frère qui est plus jeune que lui, nous demeurons vis-à-vis et si vous le permettez je ramènerai votre fils.

— C'est que je ne sais si !...

— Allons dites oui ; il va pleuvoir et un enfant qui traîne dans la boue est un grand embarras, il sera mieux chez ma mère.

La marâtre se fit encore prier puis enfin elle céda, en affectant la tendresse et la sollicitude.

— Enfoncée la Sagnier, s'écria Flore en la voyant disparaître, je t'ai roulée ma vieille, et je ferai plus ample connaissance avec toi.

— Vous êtes joliment adroite, dit la veuve Taffiau, j'avais une peur de voir apparaître Mme Merville !

— Surtout petit Jean, ajouta Flore ne dis à personne que tu me connais, sans cela les gendarmes prendraient ta petite mère chérie !

— Pourquoi qu'elle ne me garde pas, les gendarmes ne disent rien aux autres dames ?

— Je t'expliquerai cela plus tard.

— La méchante maman dit que mon papa pouvait la faire mettre en prison parce qu'elle se conduisait mal. Qu'est-ce que ma petite mère peut faire de mal ? La méchante maman dit des vilains mots, si vous voulez je vais les répéter.

— Tais toi, Jean.

A suivre.